

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 91 (1946)
Heft: 9

Artikel: Après un voyage sur les champs de bataille français : l'exemple de la 2e D.B.
Autor: Bauer, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342337>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Après un voyage sur les champs de bataille français

L'exemple de la 2^e D. B.

Tant en Normandie que sur la route accidentée qui, par Dabo, mène de Baccarat à Strasbourg, nous avons pu sur les traces de la glorieuse 2^e Division blindée (2^e D. B.), recueillir une riche moisson d'expériences relatives à l'emploi de l'arme cuirassée moderne. Nous la devons — empressons-nous de le reconnaître — à l'extrême obligeance et à la solide documentation de notre camarade de l'Armée française, le capitaine Humbert du Haÿs, qui participa brillamment aux exploits de la division Leclerc, dans les rangs du 12^e Régiment de chasseurs d'Afrique.

Comme chacun sait, la 2^e D. B. est sortie de la colonne Leclerc, réorganisée au Maroc, après ses extraordinaires exploits du Sahara et de Tunisie ¹, à l'aide du matériel cédé à la France par le Gouvernement des Etats-Unis. Ainsi que l'ont démontré, d'autre part, les remarquables victoires de la 1^{re} Armée française, la participation de cette grande unité aux opérations de l'Ouest fait apparaître que les accords d'Anfa, convenus entre le président Roosevelt et le général Giraud, en vue du réarmement des divisions d'Afrique, a été l'un des investissements les plus heureux de l'industrie américaine. Elle comprend dès lors :

— le Régiment de marche du Tchad (C. M. T.),

¹ Sur la campagne du Sahara, renvoyons au remarquable ouvrage du général INGOLD, chef d'Etat-major du général Leclerc en Afrique : *L'épopée Leclerc au Sahara*. — Paris, Editions Berger-Levrault, 1945, in-8°.

- le 501^e Régiment de chars de combat (R. C. C.),
- le 12^e Régiment de cuirassiers,
- le 12^e Régiment de chasseurs d'Afrique,
- le 1^{er} Régiment de marche de Spahis marocains (R. M. S. M.),
- le 3^e Régiment d'artillerie coloniale (R. A. C.),
- le 2^e Groupe du 64^e Régiment d'artillerie de division blindée (R. A. D. B.),
- le 1^{er} Groupe du 4^e Régiment d'artillerie nord-africaine (R. A. N. A.),
- le Régiment blindé de fusiliers marins (R. B. F. M.),
- le 22^e Groupe colonial des Forces terrestres anti-aériennes (F. T. A.),
- le 13^e Bataillon du génie,
- une compagnie de transmissions,
- un bataillon médical,
- un groupe d'escadrons de réparations,
- deux compagnies de train,
- deux compagnies de services ¹.

Mais cette énumération ne concerne encore que l'ordre de bataille administratif de la 2^e D. B. et les diverses couleurs du soufflet des calots. Pour déterminer la valeur tactique d'une pareille grande unité, passons en revue ses moyens de combat. Relevons, tout d'abord que le 12^e cuirassiers et le 12^e chasseurs, de même que le 501^e R. C. C., se réduisent effectivement à la valeur de trois bataillons blindés du type américain. Ils sont formés chacun de quatre compagnies de chars : trois de chars moyens, modèle *Général Sherman* ou M 4, armés d'un canon de 7,5 cm. et une de chars légers de 13 tonnes, répondant à la dénomination de *General Stuart* ou M 5, dans la terminologie officielle, mais surnommés *Honey* par la troupe ²,

¹ Renseignements tirés de l'excellent historique : *La 2^e D. B.* — Paris, Editions *Arts et métiers graphiques*, 1945, in-4^o.

² *Stuart* nous rappelle la mémoire du général Jebb Stuart, le fameux cavalier du Sud. Quant à *Honey* ou « miel », c'est un petit nom d'affection.

les unes et les autres sont à 17 engins chenillés. De son côté, le 1^{er} R. M. S. M. correspond au bataillon de reconnaissance de l'*Armoured* d'outre-Atlantique, il est équipé avec des *Honey* et des autos blindées à six roues. Quant au Régiment blindé de fusiliers marins, c'est à lui que revient la défense antichars de la division ; aussi bien se décompose-t-il en quatre escadrons de *Tankdestroyers* ou M 10, qui portent un canon de 7,5 cm., identique à celui du *Sherman*, ou le 7,62 ou canon de 17 livres (7,7 kg.) de l'armée britannique passablement plus efficace. Notons que les marins, à l'usage de leurs véhicules, ont relevé les noms de leurs torpilleurs : *Tempête, Orage, Bourrasque, Sirocco, Simoun*, etc.

L'artillerie de la 2^e D. B., en dépit de ses dénominations de tradition, forme effectivement trois groupes de canons chenillés automoteurs de 10,5 cm., du modèle *Priestgun*, montés sur châssis *Sherman*. Leurs batteries sont à six pièces. Les Français appellent aujourd'hui F. T. A., ce que nous appelons toujours D. C. A., et le 22^e Groupe colonial, comme ses congénères américains, doit comprendre quatre batteries à 8 pièces de 4 cm. *Bofors*, fabriquées sous licence par l'industrie américaine. Le 13^e bataillon du génie, au lieu de ses deux compagnies de 1940, est devenu un gros corps de troupes, dont les effectifs dépassent le millier d'hommes. C'est tout juste ce qu'il faut pour mettre en œuvre le nombreux et puissant matériel que la prévoyance des Etats-Unis a mis à sa disposition : petits et gros *bulldozers*, *scrapers*, scarificateurs, scies à moteur et pas moins de 340 mètres d'éléments *Bailey*, sans compter 48 engins de levage. C'est à lui également que reviennent les dangers du déminage, soit qu'on use de l'appareil électro-magnétique de détection, surnommé *Hoover* par la troupe, à cause de sa ressemblance avec l'aspirateur bien connu de nos ménagères, soit qu'on pousse en avant des *Sherman* spécialisés qui fouillent le sol de leurs fléaux. Equipés de la sorte, les sapeurs du général Leclerc ne mentiront pas aux traditions de l'arme technique, ni à la devise dont ils se

parent à l'adresse de leurs camarades blindés : « A me suivre, tu passes ! »

Les services présentent le même progrès. En devenant Bataillon médical, par exemple, l'ancien Groupe sanitaire divisionnaire a beaucoup changé depuis l'époque déjà lointaine de la première campagne de France. Il est au même titre que tous les autres corps de troupes de la D. B., très luxueusement équipé en matériel, avec 209 véhicules motorisés, 58 ambulances automobiles, 26 *halftracks*, version américaine du *Panzergranadierwagen* de l'armée allemande, 34 *Jeeps*, 15 postes de radio. Jamais, dans aucune armée du monde, l'arme bleue, comme nous disons en Suisse, n'était allée si vite, et, à côté de ces admirables inventions de la médecine que sont la pénicilline et le plasma sanguin, cette rapidité de ses interventions sur le champ de bataille nous explique aisément l'impressionnante proportion de ses succès, dans sa lutte contre la mort : 70 à 80 % de guérisons parmi les blessés du thorax et de l'abdomen. Et tout le reste est à l'avenant, sans oublier ce rouage essentiel au fonctionnement d'une division blindée, qu'est le groupe d'escadrons de réparations. Celui-ci est organisé à quatre escadrons, encadrant chacun 400 ajusteurs, soudeurs, tourneurs, électriciens, peintres, etc., et formant tout autant de garages motorisés, capables de traiter à la fois jusqu'à 50 véhicules, choisis parmi ceux dont les avaries échappent aux moyens forcément limités des Ateliers régimentaires.

L'ensemble d'une pareille division comprend un total de 4200 véhicules de tous les types, y compris quelque 250 chars. Il déploie une puissance motrice de 450 000 chevaux, ce qui explique une consommation d'essence avoisinant 250 000 litres aux 100 kilomètres. Ses armes réunissent 650 canons de 3,7, de 4, de 7,5, de 7,62 et de 10,5 cm., ainsi que 2100 mitrailleuses de 7,5 et de 12,7 mm. Ses transmissions nécessitent 1200 postes de radio de diverses puissances, dont la compagnie de transmissions divisionnaire, outre l'exploitation

de son propre réseau de liaison, assure la réparation ou le remplacement. Tout bien compté, on a calculé que dans une grande unité blindée du type de celle que le général Leclerc a conduite à la victoire, on arrivait à plus de deux tonnes d'acier par homme, et à 28 chevaux. Répétons-le encore une fois : nous voici bien loin de cette drôle de guerre qui prépara une drôle de défaite... A l'époque industrielle qui est la nôtre, la face des choses change vite.

* * *

Toutefois, dès que l'on entre au combat, ou plutôt encore dès qu'elle se regroupa avant le bond, dans son stationnement d'attente du Cotentin, l'articulation de la 2^e D.B. ou de ses congénères françaises et américaines ne correspond plus à l'ordre de bataille que nous reproduisons plus haut. Les divers régiments ou bataillons énumérés plus haut éclatent pour former des groupements panachés de toutes armes. A la 2^e D.B., ces formations qui sont beaucoup mieux que des formations de marche, en raison de leur stabilité, portaient le nom de leurs chefs : colonels Dio, Langlade¹, Guillebon et commandant Rémy, au lieu qu'à la 1^{re} Armée française (1^{re} et 5^e D. B.), elles conservèrent en souvenir de leur première origine, l'appellation américaine de *Combat Command*, abrégé en *C. C.*, avec un numéro allant de 1 à 6. Quoi qu'il en soit, les effectifs et les moyens placés sous les ordres du général Leclerc permirent de constituer trois groupements tactiques lourds, encadrant :

- un bataillon motorisé du R. T. M.,
- un régiment de chars,
- un groupe de canons chenillés automoteurs,
- un escadron de reconnaissance venant du R. M. S. M.,
- un escadron de destroyers venant du R. B. F. M.,

¹ Les colonels Dio et de Langlade sont aujourd'hui généraux. Le premier commande à Paris ; le second est gouverneur-général de Strasbourg.

- une compagnie du 13^e génie,
- une compagnie médicale.

soit, comme moyens de combat, une centaine de chars, dont 51 *Sherman*, 34 *Honey* et 17 destroyers, ainsi que 18 *Priest-gun* de 10,5 cm. courts. Un quatrième groupement tactique léger (Rémy), comprenait les quatre escadrons non répartis du R. M. S. M., le dernier escadron du R. B. F. M. et des renforcements d'artillerie et de génie, variant selon les missions et les disponibilités. C'est donc ici le régime de la décentralisation, pièce essentielle, ce semble, du système américain depuis 1942. Des moyens organiques de sa grande unité, ne demeurent, en fait, entre les mains du commandant de division que les compagnies lourdes du génie, quelques *tank-destroyers*, les batteries de F. T. A. qu'il n'a pas détachées aux groupements, et les services.

Le compartimentage de notre terrain qui résulte de son caractère montagneux, nous avait depuis longtemps conduit à de semblables pratiques. L'expérience du Réduit nous renforça encore dans ce sens. Pour ne citer que des faits dont nous puissions nous porter garant, rappelons les groupements tactiques de la 2^e Division, constitués au sortir des places de mobilisation, dès septembre 1939, avec un régiment d'infanterie, un groupe d'artillerie de campagne, une compagnie de sapeurs et une compagnie sanitaire. Un régiment-frontière leur fut parfois attribué, et plus tard on leur adjoignit, au fur et à mesure du renforcement de nos armes, une section de canons antichars et une section de D. C. A. Tels furent, durant l'hiver 1939/1940, les groupements « Franches-Montagne », « Krugel » ou « Carbonnier », organisés par le colonel-divisionnaire Borel.

Il n'empêche que dans l'armée française, cette décentralisation des moyens contredit la tradition héritée de la première guerre mondiale. Toute la doctrine, au contraire, insistait sur le principe de la bataille conduite de très haut, ce qui impliquait, par voie de conséquence, le maintien entre

les mains du chef des armes les plus nécessaires pour faire valoir son influence sur le développement du combat. Comme de juste et conformément aux expériences qui ressortaient des grands chocs de 1916 à 1918, les armes de la décision consistaient surtout en artillerie, d'une part les batteries organiques de la grande unité, d'autre part celles que détachait à la division le corps d'armée ou l'Armée. Et ceci est si vrai qu'en 1940, si nous sommes bien informé, on étudiait ou construisait en France, des appareils de conduite de tir, analogues à ceux dont disposent les cuirassés et les escadres modernes. C'eût été le dernier mot de la centralisation, mais tout s'effondra...

Dans une situation stabilisée, il n'y a rien à dire contre une semblable méthode, et l'on peut même écrire que l'un des principaux soucis de la *Wehrmacht* fut de découvrir les moyens techniques et tactiques capables de la mettre en défaut. Avancions sans paradoxe que les *Stuka* et les *Panzer* témoignent tout justement du sain respect que ressentait l'Allemand à l'endroit du canon adverse auquel il n'avait rien à opposer d'équivalent. Aussi bien, le char et l'avion déjouèrent-ils la tactique française, en contraignant le général Weygand, faute de chasseurs, de canons antiaériens et d'armes antichars en nombre suffisant, à décentraliser son artillerie dans ses hérissons, jusqu'à la batterie, voire même jusqu'à la section. Là où ces méthodes révolutionnaires se trouvèrent inefficaces, l'échec fut sanglant et péremptoire, ainsi sur l'Aisne, le 9 juin 1940, devant la 14^e D. I., où se révéla en pleine grandeur le nom du général de Lattre de Tassigny ¹.

Par contre, dans la bataille de mouvement, menée avec les moyens modernes, il est clair que cette centralisation perd le meilleur de son sens, pour ne pas dire qu'elle irait à contre-sens. La rapidité de la progression des chars dans la profondeur

¹ Sur cet épisode, l'un des plus remarquables succès défensifs de l'armée française, voyez : Général d'armée E. RÉQUIN : *Combats pour l'honneur*. — Paris, Charels-Lavauzelle & Cie, 1946, in-8°.

du dispositif ennemi, contraindrait l'artillerie « d'action d'ensemble » à changer trop souvent de position, pour qu'on puisse attendre d'elle une action efficace, c'est-à-dire des tirs déclenchés en temps utile. Mieux vaudra toujours, en effet, disposer du feu et des chenilles de 18 pièces de 10,5 cm., à 0847, que d'être soutenu par 54 canons du même calibre, à partir de 1005. Il convenait donc que l'artillerie serrât sur les chars, pour liquider sans délai les petits incidents du champ de bataille, risquant de figer leur coulée vers l'avant. Sur le plan technique, on constatera que cette nécessité incontestable conduisait tout droit au canon chenillé automoteur, si facile à mettre en batterie et si rapide à sortir de la position. C'est ce qu'avaient vu déjà le général de Gaulle et la Jeune Ecole française, aux environs de 1937.

Quant au reste, le commandant de la D. B. ne demeurera pas tout à fait dépourvu. Il disposera des batteries que lui détachera le corps d'armée. A cet effet, l'industrie des Etats-Unis a consturité le M 12 ou *Long Tom* ; il s'agit d'un tube français de 15,5 cm. long, modèle G. P. F., provenant de l'autre guerre, ou de sa réplique américaine, monté sur châssis *Sherman*. Surélevé sur chevalet, tel notre canon de campagne 03, cet engin aurait une portée de 18 kilomètres. Et les difficultés d'observation, dans ce cas, ne jouent aucun rôle, car chaque groupe d'artillerie du type américain dispose, à titre organique, des yeux et de la radio de deux appareils du type *Pipercub*, surnommés *Jeeps volantes*.

Mieux encore, la prévoyance américaine et la totale carence de la *Luftwaffe* à partir des premiers jours de l'année 1944, libèrent pour des missions tactiques et d'intervention au sol, des milliers d'appareils de la R. A. F. ou de l'U. S. A. A. F. Il n'est pas jusqu'aux quadrimoteurs de l'aviation stratégique qui ne vinrent apporter, à l'occasion, leur concours à leurs camarades terrestres. C'est ainsi qu'au débouché d'Alençon, la 3^e Armée américaine (général Patton) offrit à la 2^e D. B., la coopération de 600 bombardiers lourds, pour

activer sa progression et couvrir sa colonne de droite contre une attaque éventuelle de l'ennemi. Au témoignage du capitaine du Haÿs, le général Leclerc déclina cette proposition, en dépit ou plutôt encore en raison de sa trop grande générosité. Et ce que nous avons vu de nos yeux, à Falaise, à Argentan, à Vire ou à Valognes ne laisse pas de faire comprendre et de faire approuver la réserve manifestée à cet égard, par le glorieux chef de guerre français. Car, disons-le franchement, la fameuse méthode du « tapis de bombes » a ressemblé un peu trop souvent à celle dont usa l'ours vis-à-vis de l'amateur de jardin.

En règle générale, durant la période de mouvement de la seconde campagne de France, les divisions blindées américaines et françaises disposèrent chacune de la coopération aérienne permanente d'un groupe de chasseurs-bombardiers du type *Republic-Thunderbolt* P 47, armés de 6 mitrailleuses lourdes de 12,7 mm., de 8 fusées ou encore chargés de bombes jusqu'à concurrence de 1000 kilos. Le 13 septembre 1944, la 2^e D. B. qui marchait à la droite de la 3^e Armée américaine, au moment d'aborder la Moselle en aval d'Epinal, se vit brusquement contre-attaquée par un groupement blindé allemand placé sous le commandement du général des troupes cuirassées Hasso von Manteuffel. Tandis que les *tank-destroyers* du R. B. F. M. engageaient courageusement le combat avec les *Panthère* et les *Mark IV* de la 112^e *Panzerbrigade*, le général Leclerc fit appel à l'*Air support*, comme les Français, d'après les Américains, dénomment la coopération aérienne. La liaison est si bien établie entre le champ de bataille et la base du Mans, que 45 minutes après la demande, les premiers *Thunderbolt* apparaissent au-dessus de Dompaigne, Darney et Damas. Leurs interventions sont si bien dirigées du sol, qu'à la nuit ladite 112^e *Panzerbrigade* avait laissé sur le carreau 59 de ses chars, sur les 90 qu'elle comptait le matin même de ce véritable combat de rencontre.

Tout ceci démontre que le commandant de la D. B. n'a pas à regretter les moyens qu'il détache à ses groupements tacti-

ques. Mais encore l'organisation de ceux-ci correspond à l'évolution très marquée des procédés de combat entre 1940 et 1944. C'en est fait de l'engagement alternatif des blindés et des forces d'infanterie motorisées qui caractérisait l'action des *Panzer* en 1940. Les progrès de la défense antichars, tant sur la plan tactique que dans le domaine technique, exigent de l'assaillant une collaboration beaucoup plus intime des deux armes. D'où la formation du tandem char-infanterie à l'échelon du régiment combiné. Pareille coopération exigeait que les fusiliers, dans leurs déplacements, ne fussent plus liés aux routes, comme ils l'étaient en 1940, d'où l'adoption successive en Allemagne, en Russie, aux Etats-Unis, en Angleterre, de véhicules de transport chenillés, tels que les avait prévus le général de Gaulle et tels que sont les *Panzergranadierwagen*, *Halftracks* ou *Kangourous*. Ceci réalisé, on pourra mêler encore davantage les éléments, pour faire agir, au-dessous du combat-command, des sous-groupements de la valeur d'un bataillon panaché. Tel était l'usage à la division Leclerc, aussi bien en Normandie qu'en Alsace.

L'apparition de la charge creuse et du projectile à réaction nécessitait ce panachage, car tous les perfectionnements du monde n'empêchent pas que le char soit sourd et à moitié aveugle. En 1940, les fantassins s'égaillaient devant les *Mark III* et *IV* comme une volée d'étourneaux devant le fusil du chasseur ; quatre ans plus tard, ce sont bien plutôt les *Sherman*, les *Tigres* et les *Panthères* qui réclament les fusiliers en avant. Aucune action des blindés ne saurait plus se concevoir, sans une brève concentration d'artillerie et sans la couverture des mitraillettes et des lance-mines, c'est-à-dire sans la neutralisation des nids de 8,8 cm., de *Panzerschreck* et de *Panzerfaust*. D'autre part, au moment où les monstres chenillés roulent vers l'avant, il importe que l'effet de rémanence produit par leur feu sur les défenseurs, soit incontinent exploité par l'infanterie qui, seule, demeure capable d'occuper et de tenir le terrain conquis.

En fin dernière, on ira jusqu'à faire monter les fantassins sur les chars. En 1937 et 1938, alors que nous suivions les opérations de la guerre civile espagnole, dans le camp des Nationalistes, les Républicains faisaient déjà usage de cette tactique. Leurs instructeurs soviétiques la leur avaient apprise, et n'en ont pas démordu, comme le montrent toutes les photos du front de l'Est. Les Allemands les ont imités. Puis dès la rupture du Cotentin les Alliés, à leur tour, sur le front occidental, ont imité leurs adversaires. Mais encore faut-il que les matériels se prêtent à cette tactique. Tel est le cas des chars russes, où intentionnellement, ce semble, la tourelle a été reportée aussi en avant que le permet le centre de gravité de l'engin, afin de réserver une grande plateforme munie d'une main courante. Le *Mark VI* ou *Tiger* allemand convenait, lui aussi, assez bien à cet usage, et l'on dira la même chose du *Churchill*, long (7 m. 10), plat et surmonté d'une tourelle assez petite. Tel n'était pas le cas du *Général Sherman*, et l'on constate ici que le profillement du char, chargé de rendre sa silhouette moins anguleuse, c'est-à-dire moins distincte, se heurte à cette autre nécessité du combat moderne.

Quoi qu'il en soit, si l'on veut revenir à l'instruction de notre armée suisse, on voit combien seraient inopérantes les suppositions de manœuvres ou d'exercices tactiques, où nous supposerions la compagnie ou le bataillon « bleu » chargé de repousser quelque part en Suisse, les entreprises coupables de 35 chars « rouges », progressant tout seuls, en plein milieu du paysage. Les dits 35 chars « rouges », dans la réalité d'aujourd'hui, porteraient sur leur carapace, la valeur d'une compagnie d'infanterie, cependant qu'une deuxième compagnie de fusiliers, montée dans des véhicules chenillés, s'intercalerait dans la colonne des engins blindés, suivie du plus près qu'il se pourra par une ou deux batteries de canons automoteurs, capables de fournir des feux ajustés dans un délai des plus courts. Il s'agira donc, sans s'offrir aux coups de l'aviation, de faire tête à 35 canons de 3,7, 7,5 ou 9 cm.,

aux armes automatiques, lance-grenades et lance-mines d'un demi-bataillon d'infanterie, à 12 pièces de 10,5 cm. Que ce problème puisse être résolu, nous n'en douterons pas un instant, mais encore il ne le sera jamais à moins qu'on n'en pose les termes avec exactitude. Et c'est le lieu ici de citer la sagesse latine : *intelligenti pauca...*

Les mêmes nécessités impératives ont amené l'inclusion régulière d'une compagnie de sapeurs, dans le *combat command* du type franco-américain. Il s'agit, tout d'abord, de frayer aux colonnes blindées des chenaux assainis au milieu des champs de mines adverses, pour leur permettre, avec le minimum de pertes, dans cette marche d'approche, de se porter à l'attaque de la position défensive de l'ennemi. Il convient, d'autre part, que la percée obtenue par l'action des chars puisse être exploitée à fond et sans perdre de temps, c'est-à-dire sans que la poursuite ne se trouve stoppée par les destructions que l'ennemi ne laissera pas de faire jouer derrière lui. Au moindre délai, en effet, ses équipes motorisées de mineurs poseront de nouveaux barrages d'explosifs, dont le déblayement fera mettre pied à terre, à toute la colonne.

On considérera aussi que l'action de la D. B. ou de l'*Armoured* ne se conçoit pas sans un puissant appui aérien. Mais celui-ci est une arme à deux tranchants. Il ébranlera, certes, l'ennemi, mais encore, au sol, il aura comme résultat l'encombrement des routes et l'obstruction des rues. Sur les premières, ce sera un inextricable amoncellement de canons, de chars et de véhicules de toutes sortes, culbutés par le souffle des explosions, tandis que les secondes s'encombreront des ruines des maisons effondrées sous les tapis de bombes. C'est ce que nous avons vu en Normandie, sur le tronçon de route qui s'allonge entre Caen et Alençon. Mais ce que nous avons vu, c'est le résultat du déblayage de tous ces débris civils et militaires, obtenu dans des délais incroyablement brefs, nous disait notre aimable guide, grâce à l'intervention des puissants moyens techniques (*bulldozer* ou grues chenil-

lées) qui équipent le génie américain. Des batteries d'obusiers de campagne de 10,5 cm., des canons antichars ou antiaériens, des *Panzergranadierwagen* et jusqu'à des chars *Panther* de 45 tonnes, tout a été renversé, cul par-dessus tête, dans les bas-côtés de la route ou repoussé à la lisière des champs. Il en est de même des matériels alliés qu'on ne s'est pas soucié de récupérer. La décentralisation du génie a rendu, selon nos observations, les mêmes services que celle de l'artillerie.

Si nous sommes bien renseigné, à l'époque de la seconde campagne de France, les bataillons ou régiments de *tank destroyers* M 10, M 18 *Hellcat* ou M 36 *General Jackson*, armés respectivement de canons de 7,5, de 7,62 et de 9 cm. étaient demeurés, chez les Américains, des moyens du corps d'armée et de l'Armée. A la 2^e D. B., comme dans les grandes unités cuirassées du général de Lattre, il y a toujours, à titre organique, un pareil corps de troupe à l'ordre de bataille, et la division a toujours détaché un escadron de ces engins à chacun de ses groupements tactiques ou *combat command*. Leur mission consiste essentiellement dans la lutte antichars, de même que les *Jagdpanther* ou les *Rhinocéros* de l'ennemi, et c'est à eux, par exemple, quand on est au contact de l'adversaire que revient la tâche de fournir les avant-postes, voire même les patrouilles. On leur donne également des missions d'appui de feu convenant aux qualités balistiques de leurs engins, et nous avons dit précédemment la part importante qui leur était revenue dans le forçement de la ligne Siegfried, entre Wissembourg et Haguenau. Quoi qu'il en soit, entre la théorie française et la théorie américaine concernant la subordination des *tank-destroyers*, c'est la première que paraît avoir consacrée l'expérience, puisque le Comité d'Etudes constitué à Washington pour analyser les leçons de la campagne, recommande leur endivisionnement. Il en va de même pour les F. T. A. ou D. C. A. ¹

¹ *Revue de défense nationale*, juillet 1946 : XXX. : *L'organisation américaine des unités terrestres*.

* * *

Si nous revenons maintenant à l'action particulière de la 2^e D. B., au cours de la seconde campagne de France, il convient de souligner, en commençant, l'extrême diversité de sa composition initiale. Née, comme on l'a dit précédemment, de la glorieuse colonne Leclerc, qui, sans se contenter de barrer à l'Axe l'accès au carrefour stratégique du Tchad, conquiert encore le Fezzan, sur les forces italiennes du Sahara (général Mammerini) qui lui étaient opposées, il faut constater qu'elle changea beaucoup sur la route.

Sans doute, son élément d'infanterie se trouva toujours constitué par le Régiment de marche du Tchad, que le futur général Ingold avait présenté au futur général Leclerc, au moment où ce dernier débarquait au Cameroun, passé à la cause de la Résistance, dès l'été 1940, pour reprendre la lutte contre les vainqueurs provisoires des deux armistices de Compiègne et de Villa-Incisa. Le cas du 501^e R. C. C. est un peu différent ; il se reconstitua en Grande-Bretagne, autour d'une compagnie de ce régiment et de 13 chars légers du type H 39 qui avaient participé à la campagne de Norvège. L'année suivante, nous le trouvons en Syrie, puis en Libye, sous les ordres du général Kœnig, dans les rangs des F. F. L. Quant au 12^e Chasseurs d'Afrique, il quitta la métropole avec quelques chars *Somua*, après la suspension des hostilités, et s'en vint tenir garnison à Thiès, au Sénégal, jusqu'au moment où le débarquement des Anglo-Américains lui permit de rentrer dans la lice. Citons enfin l'itinéraire du Régiment de marche de spahis marocains, passé de Beyrouth à la Résistance et qui s'illustra en Erythrée, avant de rejoindre la 8^e Armée britannique en Afrique du Nord.

De ces éléments un peu disparates, le général Leclerc a su forger un instrument de combat homogène et dont l'ardeur au combat s'est démontrée dans les nombreuses rencontres

qui l'ont opposé à l'Allemand et qui ont régulièrement tourné à son avantage. Le prestige du chef auréolé par sa glorieuse épopée du Sahara a contribué pour beaucoup à la solidité de cet amalgame. Mais aussi ses talents d'instructeur et d'organisateur qui l'élèvent bien au-dessus du niveau des fiers-à-bras. Faut-il rappeler que le libérateur de Paris est le propre neveu du lieutenant-colonel de Hautecloque, tombé à Ethe, le 22 août 1914, à la tête du 14^e Hussards, alors que ramassant son sabre de la main gauche, il s'efforçait de ramener ses cavaliers sur l'ennemi, pour couvrir le débouché fort compromis de la 7^e division ? Faut-il rappeler qu'avant de devenir Leclerc, le capitaine de Hautecloque réussit, en juin 1940, à passer la Somme, en dépit de ses blessures, pour continuer la lutte, et que sa cousine a fait, de 1940 à 1944, partie du réseau de renseignements, ourdi, en zone occupée, par le fameux et insaisissable « Rémy » ? Peut-être, ce faisant, n'apprendrions-nous rien à nos lecteurs. Mais ce qu'il convient de souligner une fois de plus, c'est ce prodigieux galvanisme qui caractérise le soldat français. Qu'une puissante impulsion l'anime, et le voici, surmontant tous les obstacles ou tournant toutes les difficultés. Le voici inscrivant sur ses étendards : Alençon, Paris, Baccarat et Strasbourg, les quatre étapes françaises de la 2^e D. B.

* * *

C'est au lendemain de la percée des lignes allemandes du Cotentin par les 8^e et 19^e corps d'armée du général Bradley, que la 2^e D. B. passa la Manche, pour venir se regrouper au Sud de Cherbourg. Le 8 août, elle fait mouvement d'Avranches sur Le Mans, par Château-Gonthier (200 km.) pour venir se ranger sous les ordres du major-général W. H. Haislip, commandant du 15^e corps américain, lequel relève à son tour de la 3^e Armée (général George S. Patton). La veille, quatre divisions blindées allemandes s'étaient, en vertu d'un *Fuehrer-befehl* signifié par le chancelier Hitler au maréchal von Kluge,

portées à la contre-attaque dans la région de Mortain, avec l'intention de gagner Avranches et d'intercepter de la sorte les communications des forces alliées au combat en Bretagne, Maine et Anjou.

Le lieutenant-général Patton, pour tout cela, ne change rien à ses dispositions. Au passage du goulot d'Avranches quelques éléments légers de la 2^e D. B. entrent en contact avec l'ennemi, mais le général Leclerc ne s'attarde pas. Le commandant de la 3^e Armée, tout au contraire, entend mettre à profit la témérité de l'adversaire pour accabler les arrières de la 7^e Armée allemande, au moment où, débouchant de Caen et de Thury-Harcourt, la 2^e Armée britannique et la 1^{re} canadienne font effort, à sa rencontre, en direction de Falaise. C'est le 15^e corps d'armée qui va être chargé de coup décisif. A cet effet, le major-général Haislip le fractionne en deux groupements :

- à droite, sur l'axe Mamers-Sées, la 5^e D. B. U. S. et la 79^e D. I. U. S.,
- à gauche, sur l'axe Le Mans-Argentan, la 2^e D. B. et la 90^e D. I. U. S.

Le contact est pris très cordialement entre les deux alliés. Selon le capitaine du Haÿs qui nous en présente quelques exemplaires, les ordres américains sont brefs, simples, clairs et impératifs. Ils ne s'immiscent jamais dans la sphère d'appréciation du subordonné, ni ne se perdent dans des détails oiseux d'exécution. On leur a reproché parfois de manquer de souplesse, car, nous dit-on, le principe prévaut outre-Atlantique, de ne jamais revenir sur une décision arrêtée. Mais ce qui compense cette raideur, c'est que la bataille est menée comme une affaire américaine, c'est-à-dire avec une grande générosité de moyens, pour ne pas dire avec prodigalité. Au sortir du Mans, le général Leclerc reçoit l'appui de deux groupes de 10,5 et de 15,5 cm. Lors de sa célèbre marche de Baccarat sur Strasbourg, l'Etat-major du 15^e corps et celui de la 7^e Armée détacheront à sa grande unité, sept

groupes de 10,5 de 15,5 cm. courts et longs et de 20,3 cm. chenillés. Au vrai, ce n'est pas un détachement qui lui est ainsi consenti sans lésinerie, mais un véritable investissement de capital, basé sur la rentabilité de l'entreprise.

Dans la journée du 10 août se place le premier succès de la 2^e D. B. Comme entrée de jeu, elle pousse en pointe et rejette la 9^e *Panzer* qui cherchait à lui barrer la route d'Alençon. Le lendemain, à la tombée de la nuit, surprenant cette ville, ses éléments de reconnaissance mettent la main sur les ponts de la Sarthe, sans que l'ennemi trouve le temps de les faire sauter. C'est le général Leclerc qui, de sa personne et la canne dans le bras, installe ses avant-postes en tête de pont, sur la rive droite de la rivière. En vrai chef de blindés, il commande de la hauteur de son premier échelon. Aussi bien se hâte-t-il de faire serrer ses gros. La journée du 12 août sera la journée décisive, car, en poursuivant sa remontée vers le Nord, la 2^e D. B. va se heurter aux colonnes des 2^e et 116^e *Panzer*. Ces dernières ont, en effet, abandonné la contre-attaque de Mortain, et cherchent à s'établir sur le front Alençon-Sées, afin de permettre à la 7^e Armée du Reich de s'écouler vers la Seine, par la bonne route d'Argentan.

La bataille du 12 août 1944 s'est livrée dans un terrain assez peu propice à l'emploi de l'arme blindée. Il se caractérise par de nombreuses petites collines qui s'élèvent jusqu'à 300 ou 400 mètres d'altitude. De grandes forêts de chêne et de hêtres les couronnent ordinairement ; elles ne sont pas si touffues qu'on ne puisse y garer, à l'abri des vues aériennes, des milliers d'hommes et des centaines de canons et de chars. D'autre part, en dehors de ces grandes taches vertes que font sur la carte les belles forêts d'Ecouves, de Perseignes et de Gouffern, c'est un vrai fouillis de futaies et de boqueteaux, et, de même qu'en Normandie, toutes les routes du pays sont bordées de haies vives. Les vues lointaines sont donc encore plus rares ici que dans la Campagne de Caen, en raison du relief ondulé et comme froissé.

La forêt d'Ecouves domine la contrée. C'est la raison pour laquelle le général Leclerc décide de tourner cet obstacle où ses engins chenillés auraient fort à faire contre les *Panzer-schreck*, les *Panzerfaust*, les 8,8 cm. antichars de 71 calibres, et les barrages de mines de l'adversaire. Tandis que le groupement Langlade fixera l'ennemi de front, le groupement Billotte le débordera par l'Est, en écornant la zone d'action réservée à la 5^e *Armoured* américaine. Ce mouvement s'accomplit moyennant quelques frictions, non pas avec les blindés alliés, car les Français conservent quelques kilomètres d'avance sur la colonne de droite du 15^e corps d'armée, mais avec l'*Air support* qui groupe 600 quadrimoteurs. L'objectif de leur intervention se trouve être la forêt de Perseigne, au moment où le groupement Billotte s'y engage.

En fin de compte, le pire est évité, et, parvenu à Sées, le colonel Billotte fractionne son *combat command*, pour lancer le sous-groupement Putz, contre la lisière septentrionale de la forêt d'Ecouves. Ce dernier y pénètre hardiment et opère sa jonction, au lieudit la Croix de Médavy, avec les premiers éléments du groupement Langlade. De son côté, le colonel Dio, formant la droite de la 2^e D. B., passe sur le ventre de la 2^e *Panzer*. Tant et si bien que le lendemain, 13 août 1944, le général Leclerc a l'ensemble de sa grande unité regroupé à l'ouest d'Argentan. A sa droite, la 5^e blindée américaine et la 90^e d'infanterie occupent Argentan. A sa gauche, la 3^e D. B. U. S., subordonnée au lieutenant-général Hodges, est à son contact. Devant lui, la 1^{re} Armée canadienne parvient devant Falaise. Or, il y a 23 kilomètres entre Argentan et Falaise, tandis que les éléments attardés de la 7^e Armée allemande en ont encore 55 à parcourir, pour parvenir à l'issue du défilé. Malgré des efforts à l'héroïsme desquels il convient de rendre hommage, ne serait-ce que pour apprécier la victoire de leurs adversaires, voici quatorze divisions de la *Wehrmacht* prises au piège.

On le voit, la participation de la division Leclerc à cette victoire décisive des Alliés sur le théâtre occidental des opéra-

tions, a été aussi brillante qu'importante ; c'est à elle que l'on doit attribuer la défaite des 2^e, 9^e et 116^e *Panzer* qui formaient la sûreté de la 7^e Armée du Reich, et cette défaite explique sa catastrophe.

En conclusion de cette esquisse, on se permettra de présenter au lecteur quelques conclusions glanées le long des routes normandes grâce à l'extrême obligeance de nos guides.

Tout d'abord, l'importance capitale de l'appui fourni aux blindés du général Leclerc par l'aviation alliée. Encore aujourd'hui, les bas-côtés des routes entre Falaise et Alençon sont tout jonchés de matériel allemand, et ceci est particulièrement typique sur les tronçons où le génie civil avait fait couper les arbres. Cette constatation doit nous conduire à une conclusion pratique dès le temps de paix : conservons la couverture de nos routes suisses, car il est peu probable que, le jour J, nos escadrilles domineront le ciel.

Ensuite, c'est la souplesse de la grande unité blindée du type de la division Leclerc, quand les chefs sont de la qualité des Billotte, des Langlade ou des Dio. Les flèches rouges et bleues que nous traçons sur nos Michelin pour synthétiser ses mouvements, ne sont que des approximations. Elles empruntent les routes nationales pour la commodité du dessin. En réalité la tactique du *combat command*, s'est celle de l'infiltration. A la moindre résistance un peu déterminée, l'un de ses sous-groupements déboîte, prend une petite transversale ou même un layon de forêt, pour se présenter, dans un délai incroyablement court, dans le dos de la défense. Les engins chenillés conduits par des équipages expérimentés, connaissent moins d'obstacles naturels que, faute d'expérience en la matière, nous ne le supposons communément. Il convient donc de barrer toutes les pénétrantes, si modestes soient-elles, ou tout au moins s'attendre à ce que la moindre d'entre elles donne lieu à une infiltration.

Enfin, les pertes en matériel de la 2^e D. B. ont été considérables. Ce sont des groupes de deux à cinq chars immobi-

lisés pour l'éternité, que nous avons rencontrés devant chacun des points d'appuis occupés par la *Wehrmacht* entre le 9 et le 13 août. Le coup de 8,8 cm. antichars paraît avoir été toujours fatal au *Sherman*, et l'impact de la charge creuse le fut le plus souvent, à tel point qu'un brave chevronné, comme le capitaine du Haÿs nous a confessé que, dans la colonne, on ne disputait pas le char de tête. Certes, chacun y allait à son tour, mais on ne cherchait pas à anticiper ce tour d'honneur. Si, toutefois, la 2^e D. B. n'a pas cessé de pousser en avant, c'est qu'elle pouvait escompter le prompt remplacement de tous les engins qu'elle laissait le long de la route. Ici encore la puissance industrielle des Etats-Unis a pesé d'un poids décisif dans la balance des forces.

Mais cette expérience peut nous conduire à une autre conclusion, c'est que les pertes en personnel n'ont pas dû correspondre aux pertes en matériel. C'est-à-dire que dans la majorité des cas, les équipages ont pu sortir de leurs engins en flammes. D'où un aspect de la lutte antichars qu'il ne faut pas négliger : A côté de l'arme perforante, derrière le barrage de mines, il convient de placer un élément de fantassins destiné à mettre hors de combat les quatre ou cinq hommes d'équipage, au moment où ils quitteront le monstre immobilisé. Autrement on a beaucoup de chances, vingt-quatre heures plus tard, de les voir revenir à la charge à bord d'un nouvel appareil. Le mordant de l'infanterie et son adresse au tir, telles sont des valeurs auxquelles l'expérience de 1944 donne d'autres expressions que celles de 1939. Néanmoins ces valeurs conservent leur caractère de permanence.

(A suivre.)

Major ED. BAUER.
